

# Le vide du plein : une société

PAR JACQUES PRADES

A propos du livre de Ph. Breton, A.M. Rieu, F. Tinland :

***La techno-science en question. Eléments pour une archéologie du XX<sup>ème</sup> siècle.***

Collection Milieux-Champs Vallon. 1990 (250 pages)

Il est devenu classique de remonter à la Renaissance pour chercher l'origine de la société moderne, effaçant ainsi la fracture qu'aurait constituée ce que l'on a nommé "le capitalisme". Celui-ci se serait mis en place de manière fortuite -rien d'inévitable n'existe en la matière (K. Polanyi) - à partir de représentations forgées deux siècles auparavant. Pour d'autres, le concept de "capitalisme" va jusqu'à perdre toute capacité explicative quant à l'omnipotence de la techno-science aujourd'hui et disparaît ainsi de la littérature en vigueur.

L'ouvrage "La techno-science en question"(1) semble participer de cette dernière problématique.

Trois parties distinctes structurent le texte : un temps long ("l'expérience classique du développement scientifique et technique"), un temps intermédiaire ; ("l'expérience contemporaine") et un temps court, celui qui nous sépare de la naissance de l'informatique ("une épistémologie de l'informatique"). Le livre se présente comme une archéologie du 20<sup>ème</sup> siècle, les auteurs comme les "archéologues et les anthropologues de notre propre culture" (p.28).

## L'âge classique

La 1<sup>ère</sup> partie s'ouvre sur l'expérience classique : par petites touches successives, l'auteur (A.M. Rieu) retrace les points forts de la société naissante : ses valeurs, la fixation de ses normes, les limites assignées, les problèmes et concepts qui sur-déterminent le progrès des sciences et des techniques. A partir de "l'effacement du sentiment de participation à un monde familier", Descartes est présenté comme le témoin de son époque, celui qui fera du modèle mécanique l'explication de la rationalité sociale.

Machine, société, langage sont ainsi

mis en relation avec la science et la nation. On recompose ainsi un système sociétal où la technique se développe en liaison forte avec les représentations que la société se fait d'elle-même ; ainsi, Rousseau, Kant, Condillac sont mis à contribution pour revenir sur Galilée, interprète de la nouvelle société en train de naître. L'Encyclopédie formalisera cette intégration de la science dans les procédés ; elle marque "historiquement l'espace conceptuel dans lequel se réalise le projet d'une mécanisation progressive des pratiques" (p.90).

Quelques explications sommaires tachent la fresque historique ; ainsi, par exemple, l'évolution du système technique, bloquée par le manque de progrès, empêcherait le système économique de se développer : suffit-il de substituer le fer au bois pour lever les limites que rencontre le système économique ? ou encore : la société dépend moins des conflits entre les groupes qui la composent que "du développement scientifique et technique et de la situation des groupes par rapport aux Etats, aux organisations et aux savoirs où s'effectuent ce développement" (p.93). Soit l'affirmation a peu de sens parce que les deux thèses ne sont pas antinomiques, soit elles le sont et l'auteur devrait alors relire celui qui l'a inspiré, M. Foucault, sur l'analyse du pouvoir, du reste très absente dans cette première partie.

## L'âge de la technique

La deuxième partie de l'ouvrage s'attache à décrire l'expérience contemporaine dans un style plus courageux et plus cassant. Les deux premiers chapitres sont une excellente synthèse d'un certain nombre de travaux français, G. Simondon, Leroy-Gourhan, J. Ellul au travers de laquelle on retrouve les thèmes favoris : la technique comme système, des outils et machines qui

obéissent à leur logique interne, des aptitudes et habitudes qui déterminent l'usage des produits, des dispositifs techniques qui structurent nos représentations. Le constat de l'auteur (F. Tinland) est bien résumé par l'affirmation suivante : "L'évolution de l'appareillage déplace les frontières du possible et engendre d'un même mouvement de nouvelles capacités de faire, des liens de dépendance tout en imposant des priorités conformes aux exigences et urgences inhérentes à leur fonctionnement" (p.123). La conclusion n'est pas surprenante : face à la puissance du développement technologique, à l'interdépendance des existences humaines et des équilibres naturels, il convient de répondre par "l'institution de moyens (...) par lesquels puissent s'exprimer ce que nous voulons" (p.128).

La puissance des dispositifs technologiques ou ensembles réticulés est parfaitement décrite au travers du réseau d'électrification montrant l'ambivalence de l'autonomie humaine vis à vis de la technique : on est à la fois de moins en moins asservi aux lois de la nature par l'usage de la technique et brutalement de plus en plus démunis lorsqu'il y a panne dans le système technique.

Une mise au point finale, vive et sans complaisance, décortique systèmes naturels et médiations artificielles. L'auteur s'offusque contre le manque d'opposition à l'excroissance du milieu technique. Tout se passe comme si les systèmes artificiels nous dictaient les finalités autour desquelles s'ordonne notre existence. Pas de rêve sur un hypothétique retour à la nature, l'analyse des relations nature/système artificiels a seulement pour finalité de déjouer un certain nombre d'idées reçues en la matière et d'appeler à la raison et à la virulence.

Si la deuxième partie du livre faisait largement place à une conception endogénéisée du développement scientifique et technique, contraint par une

# sans économie

logique implacable, la troisième partie offre une rupture de style : ce n'est plus la relation transversale d'outil à outil qui est étudiée, mais celle de l'outil à son inventeur. De connotations plus psychologisantes, relevant de l'histoire intime des inventeurs, les hommes et les statuts occupent davantage de place dans une réflexion passionnée sur la discipline, confinée dans un véritable programme de recherche.

## L'âge de l'informatique

On y trouve une idée récurrente mais intéressante de l'auteur (Ph. Breton), celles des lignées techniques appliquées à l'informatique, avec les grands principes généraux (Turing, Von Neumann), leur perfectionnements dans une relative stabilité et la construction d'une identité disciplinaire. On y retrouve également l'histoire minutieuse de l'usine à calcul de l'ENIAC, les origines controversées du terme informatique, la fameuse coupure de J.Arsac sur l'informatique et le sens et de longues discussions conceptuelles redondantes (notamment avec "L'explosion de la communication" et surtout "Histoire de l'informatique").

Une des idées charnières propose de considérer l'informatique comme le domaine par excellence qui permet de produire des théories sur le social. On comprendra mieux alors le succès du "paradigme digital" et la naissance de la culture informatique: comme technique de traitement et comme imaginaire social.

Le livre est au total une des meilleures synthèses réalisées sur la puissance de la technique en Occident. La lecture proposée ici en "trois temps" laisse cependant apparaître un vide tout au long du texte.

On s'attendrait à voir surgir à l'ombre d'une page ce qu'une seule phrase dans le livre laisse sans réponse : l'analyse adéquate du milieu technique en rapport avec les autres systèmes, notamment économiques (p.126) et particulièrement le degré d'autonomie des systèmes techniques vis à vis de la sphère économique. Comment la suprématie du calcul économique (tout s'achète et tout se vend, surtout les roses), cet utilitarisme permanent, peut-il ne pas être associé à la puissance technique ?

Ce vide n'est pas le fruit du hasard puisqu'il est une permanence des "approches par la philosophie des sciences".

Toute nouvelle approche se définit davantage par opposition à celle qu'elle tente de supplanter que sur l'énoncé explicite de ses conditions et les postulats qui la fondent. Ainsi, c'est contre une philosophie de la praxis que se définit la philosophie des sciences qui trouve son argumentaire dans l'étude des découvertes scientifiques et techniques.

On peut extraire trois caractéristiques de cette philosophie, initiée par I. Prigogine :

- que le domaine de la matérialité, suivant la thèse en vogue des constructivistes, n'est au bout du compte, qu'une représentation, la science se reconnaissant comme partie intégrante de la culture, et que toute preuve poppérienne (la falsification comme critère de démarcation) serait lettre morte.

- que le principe d'une lutte de groupe, quelque soit la forme qu'elle revêt (femmes, écologistes, lutte contre la rationalité ou bien ouvriers, étudiants ou lutte catégorielle) n'est pas le point nodal des orientations que prend une société, mais tout au plus un effet de mutations paradigmatiques plus profondes.

- que l'histoire des sociétés humaines n'obéit à aucune relation déterministe, chaque société humaine se définissant par ses propres constructions et non par une logique immanente autour de laquelle s'organiseraient des trajectoires particulières.

Quand on a le souci de comprendre comment une société s'organise, dans ses permanences sociales, comment elle produit une série d'instances de régulation, on est toujours ramené au thème fondateur de l'Economie Politique.

Dans les salons de Madame De Pompadour, il revenait toujours la même interrogation qui servit de fil épistémologique à la discipline : comment des intentions privées, de nature contradictoire, peuvent-elles s'organiser en système socialement et économiquement cohérent ?

On connaît les réponses usuelles : l'ordre naturel (F.Quesnay), la main invisible (A.Smith), le commissaire priseur (L.Walras), la régulation étatique

(J.M Keynes), l'innovation (J.Schumpeter).

Tous les grands auteurs ont répondu à cette question, du moins ceux qui ne pensaient pas que le système était inéluctablement voué à sa perte. Ainsi, dans la pensée moderne, A.Zinoviev a fourni pour l'Union Soviétique des réponses intéressantes, même si elles sont aujourd'hui controversées. Et M. Foucault, dont les auteurs de l'ouvrage se réclament, articule sa pensée autour d'une micro-physique des pouvoirs dont la cohérence globale n'est pas, dans son principe, une logique d'asservissement (de haut en bas) mais une multiplicité de réseaux qui tisse le lien social.

Ce qui surprend dans la philosophie des sciences, en dehors de l'intérêt évident qu'on puisse y porter, est que cette réponse n'est pas fournie, sinon de manière psychanalytique, comme intériorisation progressive de schèmes sociaux, ce qui constitue une réponse tautologique.

La nouvelle approche, en sautant les étapes -celle de l'utilitarisme- est conduite à un télescopage entre une analyse très abstraite, souvent intéressante, reformulant des questions en instance et d'autre part, ce que l'on pourrait appeler un domaine de "prescriptions". Comme si, voulant s'excuser de la difficulté du texte et de son manque de matérialité, les auteurs, ressentant un sentiment confus d'exclusion, éprouvaient le besoin de se rattraper par de la stratégie industrielle, du conseil en formation ou de l'expertise technologique. Loin de moi l'idée de reprocher quoi que ce soit à qui que ce soit, simplement de noter l'écart d'analyse. Pour filer la métaphore : alors que par noblesse, on délaisse la matérialité du monde, on s'abandonne au roturier par la valorisation des technologies après avoir flatté le clerc d'un aussi beau discours. Le bourgeois aurait-il disparu de la représentation ?

L'entretien de G. Metzger, très intéressant en l'occurrence -mais on aura compris qu'il ne s'agit pas de cela- est très révélateur du statut social de cette nouvelle approche et d'une opposition viscérale qu'elle vit avec sa sœur aînée, ce qui la conduit, malgré elle, à n'apparaître que comme légitimité du discours technicisant